



HAL
open science

La démocratisation de l'idée de l'honneur dans le “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” de Jean Potocki

Maria Evelina Żóltowska

► To cite this version:

Maria Evelina Żóltowska. La démocratisation de l'idée de l'honneur dans le “ Manuscrit trouvé à Saragosse ” de Jean Potocki. Roland Mortier, Hervé Hasquin. Idéologies de la noblesse, 11, Éditions de l'Université de Bruxelles, pp.39-52, 1984, Études sur le XVIIIe siècle, 2-8004-0855-3. halshs-01081691

HAL Id: halshs-01081691

<https://shs.hal.science/halshs-01081691>

Submitted on 10 Nov 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA DEMOCRATISATION DE L'IDEE DE L'HONNEUR DANS LE MANUSCRIT TROUVE À SARAGOSSE DE JEAN POTOCKI

par

Maria Evelina ZOLTOWSKA

Le *Manuscrit trouvé à Saragosse*, tel qu'il est connu de la plupart des lecteurs de l'éd. Caillois¹, paraît, avant tout, un roman à tiroirs dans lesquels l'auteur a inséré un certain nombre de nouvelles fantastiques. Par contre, ceux qui connaissent la traduction polonaise de cet ouvrage², dont on a tiré des traductions en plusieurs langues³, savent que c'est un roman philosophique qui peut aussi être lu comme une anthologie de presque tous les genres romanesques en vogue au XVIII^e siècle. Je ne voudrais en relever ici qu'un seul, le roman d'apprentissage, car il occupe une place privilégiée dans cette œuvre de Potocki.

Comme mon édition de tout le *Manuscrit* n'a pas encore été publiée, il me paraît nécessaire d'évoquer d'abord quelques aspects de son contenu, grâce auxquels on pourra se faire une idée de la manière dont Potocki y a traité de biais le motif de la démocratisation de l'idée de l'honneur.

¹ Jean POTOCKI, *Manuscrit trouvé à Saragosse*, texte établi, présenté et préfacé par Roger Caillois, Paris, Gallimard, 1958, 1967 et 1972. Par la suite, toutes les citations tirées des Journées incluses dans cette édition, seront données d'après celle de 1967. Les autres le seront d'après le texte dactylographié de celle que j'ai établie de tout le roman, en indiquant d'abord la Journée et ensuite la pagination. Cette édition sera aussi publiée par Gallimard. L'édition Caillois a été traduite en anglais, en italien, en portugais et trois fois en espagnol.

² Jan POTOCKI, *Rękopis znaleziony w Saragossie*, traduction de [Charles-]Edmond Chojecki, Leipzig, 1847. La dernière réédition, revue et corrigée par Leszek Kukulski, a paru à Varsovie en 1976.

³ La traduction polonaise de presque tout le roman fut retraduite deux fois en allemand, en 1961 et 1962, et deux fois en russe, en 1968 et 1971. En outre, presque tout le texte qui ne se trouve pas dans l'édition Caillois, a été traduit en anglais (*The New Decameron - Further Tales from the Saragossa Manuscript*, New York, 1966). Cette traduction a été retraduite à son tour en espagnol (Buenos Aires, 1977).

Le héros et le narrateur principal du *Manuscrit*, Alphonse van Worden, est un jeune homme de dix-huit ans environ, dont le père était « issu d'une famille très ancienne, mais qui n'a[vait] eu que peu d'illustration et moins encore de biens », car « tout [son] patrimoine n'a[vait] jamais consisté qu'en un fief noble, appelé Worden, (...) ayant un frère aîné, [il] dut se contenter d'une très mince légitime, qui suffisait cependant pour l'entretenir à l'armée »⁴ dans le régiment des gardes wallonnes du roi d'Espagne. Il se maria sur le tard avec la fille de l'*oidor* de Grenade, *Doña* Urraque de Goméz, « du sang des anciens rois du pays »⁵. Peu après, le frère de van Worden vint à mourir sans descendance et cet événement imprévu l'obligea à se retirer au fond des Argennes avec une rente de douze mille réaux et le grade de *sargento general*.

Sa carrière n'aurait pas retenu mon attention s'il n'avait pas été pendant de longues années l'arbitre du point d'honneur de Madrid.

« Il régnait alors dans l'armée espagnole, nous dit son fils, un certain point d'honneur, poussé jusqu'à la plus excessive délicatesse ; et mon père enchérissait encore sur cet excès, et véritablement l'on ne peut l'en blâmer, puisque *l'honneur est proprement l'âme et la vie d'un militaire* * (...) il ne se faisait pas dans Madrid un seul duel dont mon père ne réglât le cérémonial, (...) dès qu'il disait que les réparations étaient suffisantes, chacun se tenait pour satisfait. Si par hasard quelqu'un ne s'en montrait pas content, il avait aussitôt affaire avec mon père lui-même, qui ne manquait pas de soutenir à la pointe de l'épée la valeur de ses décisions. De plus, mon père avait un livre blanc dans lequel il inscrivait l'histoire de chaque duel (...) ce qui lui donnait réellement un grand avantage, pour pouvoir prononcer avec justice, dans tous les cas embarrassants »⁶.

L'idée que van Worden se faisait de son honneur lui faisait rechercher toutes les occasions de se battre. A tout propos il lui fallait, comme il le dit lui-même, « un peu de sang »⁷. Cette manie pourrait être comparée à celle du capitaine de *Jacques le fataliste*, qui se battait pour un oui ou pour un non avec son meilleur ami, un autre officier dans le même régiment, jusqu'à ce que l'on fût obligé de les séparer pour les priver du plaisir de s'écorder l'un l'autre⁸.

⁴ 1967, p. 81.

⁵ *Ibid.*, p. 82.

⁶ *Ibid.*, pp. 81-82.

⁷ *Ibid.*, p. 85.

⁸ DIDEROT, *Jacques le fataliste et son maître*, éd. par Simone Lecointre et Jean Le Galliot, Genève, 1976, pp. 77-82. Nous y lisons entre autres :

« Depuis que ce militaire avait été privé par la mort d'un autre militaire son ami, Capitaine au même régiment, de la satisfaction de se battre au moins une fois par semaine, il en était tombé dans une mélancolie qui l'avait éteint au bout de quelques mois » (p. 62).

* C'est moi qui souligne.

Pour ne citer que quelques exemples des plus grotesques et des plus piquants de la carrière duelliste du père d'Alphonse, le voilà d'abord sur la route qui menait de Lyon à Paris. Un colonel français le devance dans sa chaise. Au premier relais, il l'aborde et lui demande satisfaction :

« — Votre chaise a devancé mon carrosse pour arriver à la poste avant moi. Ce procédé qui, en lui-même, n'est point une insulte, a (...) quelque chose de désobligeant (...) »⁹.

Le colonel, tout surpris, cherche des arguments pour terminer au plus vite cet entretien ridicule : la faute, lui dit-il, n'est ni à vous ni à moi, ni même à mes postillons, mais aux vôtres « qui allant plus lentement, sont restés en arrière »¹⁰. Van Worden est bien obligé de lui donner raison, mais comme il avait déjà tiré son épée, selon les règles, il leur fallut néanmoins se battre. Résultat : le colonel le blesse légèrement et comme son épée « avait rouvert un ancien coup de mousquet dont la balle était restée »¹¹, le père d'Alphonse fut obligé de passer deux mois dans une mauvaise auberge.

Bien des années plus tôt, pendant la guerre du Portugal, un officier nommé van Berg trompe le marquis de Val Florida avec sa femme. Le meilleur ami du marquis, le duc de Medina Sidonia, tue l'amant en duel pour sauver l'honneur du mari qui ne se doute même de rien. Les camarades de van Berg, qui avait beaucoup d'amis, crièrent aussitôt à l'assassinat, et pour cause : le duc avait proposé à van Berg de se battre « à outrance », c'est-à-dire au poignard, après avoir tiré au sort : chacun d'eux devait jeter des dés et celui qui amènerait le plus gros point prendrait le poignard et l'enfoncerait dans le sein de l'autre. Le duc avait tiré le plus gros point. Par conséquent ce fut lui qui tua son adversaire.

Pour apaiser les esprits, le roi fit assembler une junta composée de douze Espagnols et de douze Flamands : « Les officiers wallons en avaient fait une affaire de corps et nationale. Ils dirent que puisque les grands d'Espagne se permettaient d'assassiner des Flamands, ils allaient tous quitter le service »¹². Les Espagnols décidèrent en faveur du duel pour sauver le duc, tandis que onze Flamands se prononcèrent en faveur de l'assassinat. Le douzième, van Worden, expliqua alors pourquoi cet assassinat était néanmoins un duel. Et voilà son raisonnement : « l'égalité ne pouvait être plus entière » : même arme ; égalité des chances aussi : « les dés n'étaient point faux (...) le défi fut nettement prononcé et accepté ». Et de conclure :

« — J'avoue qu'il est affligeant de voir le duel, qui est le plus noble des combats, rabaisé jusqu'au niveau d'un jeu de hasard, sorte d'amusement qu'un homme d'honneur ne doit se permettre qu'avec la plus extrême

⁹ 1967, p. 84.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ibid.*, p. 85.

¹² P. XXVIII/10.

réserve. Mais d'après les principes que je viens d'établir, il me paraît incontestable que l'affaire qui nous occupe était un duel et non un assassinat ».

Ensuite, pour dédommager ses compatriotes, il les invita à se battre avec lui : « six le matin et cinq dans l'après-dîner.

(...) Il mit hors de combat les six premiers (...) et ensuite il dîna avec les cinq autres.

Après dîner l'on reprit les armes : les trois premiers furent blessés par Monsieur de Worden, le dixième le blessa à l'épaule, le onzième lui passa son épée au travers du corps et l'étendit sur le carreau »¹³.

Dans *Avadoro, Histoire espagnole*¹⁴, une des premières éditions partielles du *Manuscrit*, la même histoire nous est racontée d'une façon différente, et comme il y a encore bien plus de morts et de blessés, le bouffon van Worden en est exclu, mais la condamnation de la pratique des duels et d'un faux point d'honneur y a encore plus de poids. Si Potocki a gardé cependant la version que je viens de citer, c'est qu'il avait choisi lui-même la pointe qu'il maniait le mieux : celle de l'ironie.

Tous les personnages du roman ne sont pas évidemment de la même trempe que van Worden. Bien des années après, en parlant à sa fille du duc de Medina Sidonia, le marquis de Val Florida le lui présente comme un chevalier sans peur et sans reproche, qui n'a cessé d'avoir des remords à cause de la mort de van Berg. C'est ce qu'il lui dit dans une lettre : dès qu'il entend parler de passion et d'amour, « des idées de crime et de meurtre » lui viennent à l'esprit. Et il ajoute : « Je n'ai pourtant jamais commis qu'un meurtre, je n'ai assassiné qu'un ami, l'homme qui sauva vos jours et les miens »¹⁵.

De même, dans la version parallèle d'*Avadoro*, le duc essaiera d'abord à tout prix d'éviter le duel avec van Berg et le suppliera de renoncer à ses propos — van Berg l'avait traité d'abord de « malhonnête homme » et avait refusé de se rétracter. Pour toute réponse van Berg le traite alors de « lâche » et c'est seulement alors que le duc lui jette son gant au visage en disant : « A outrance »¹⁶.

Mais revenons encore à van Worden. Quelques années plus tard, un autre personnage important du roman, Avadoro, le futur chef des Bohémiens, se trouve par hasard à Madrid chez un limonadier en compagnie de Busqueros, un fourbe, qui lui voulait beaucoup de mal. Ce malin, qui connaissait la réputation baroque du père d'Alphonse, rit aux éclats à plusieurs reprises, en regardant une table à

¹³ P. XXVIII/10-II.

¹⁴ *Avadoro, Histoire espagnole*, par M.L.C.J.P., Paris, 1813, 4 tomes en 2 vol., t. II, pp. 85-125. La version de ce passage dans *Avadoro*, correspond à une version parallèle du roman. *Avadoro* ne contient qu'une partie des histoires du *Manuscrit trouvé à Saragosse*.

¹⁵ P. XXVIII/2.

¹⁶ *Avadoro, Histoire espagnole*, t. II, p. 117.

laquelle il était assis en compagnie de trois officiers de son régiment. Busqueros se leva ensuite brusquement et quitta la boutique de limonadier. Van Worden s'approcha alors d'Avadoro pour lui demander des explications au sujet de l'hilarité de Busqueros. Comme Avadoro en ignorait la cause aussi bien que lui, le Flamand le cita en duel en disant :

« (...) j'avoue que je devrais m'adresser au seigneur Busqueros, mais, j'ose le dire, sa réputation n'est point telle qu'un duel avec lui puisse [me] faire honneur (...) ».

Ceci dit, il infligea à Avadoro une blessure si terrible qu'il faillit y rester. Ensuite, van Worden « craignant d'avoir une affaire sérieuse avec les [autres] officiers qui n'avaient pas été de son avis, (...) s'était battu le jour même avec tous les trois et les avait blessés » également¹⁷.

Nous voyons donc que le père d'Alphonse avait une idée outrée du point d'honneur et c'est dans cet esprit-là qu'il choisit d'élever son fils, qui nous dit lui-même au début de son récit, que « toute [s]on éducation avait été dirigée du côté de l'honneur » et qu'il la faisait « consister à ne donner jamais aucune marque de crainte »¹⁸. Il y a cependant une grande différence entre la peur qu'on éprouve en son for intérieur et des marques extérieures de crainte. Alphonse nous explique lui-même comment il a appris à maîtriser et, par là-même, bien qu'il ne le dise pas, à cacher ses sentiments, comme on le verra un peu plus loin.

En quittant l'Espagne ses parents emmenèrent avec eux deux personnes qui allaient être chargées de l'éducation du fils qu'ils désiraient avoir : son père choisit « le meilleur prévôt de salle qu'il y eût à Madrid » et *Doña* Urrique prit avec elle son confesseur. L'éducation d'Alphonse aurait donc été passablement négligée si on ne l'avait pas confié, dès l'âge de sept ans, à son parrain, le chevalier de Bélievre, qui exerçait à Tournai « la charge de lieutenant de la connétablie et [était] rapporteur du point d'honneur »¹⁹.

A treize ans Alphonse revint à la maison paternelle. Le soir même de son arrivée il fut obligé d'entendre la lecture de l'*Histoire de Trivulce de Ravenne*. Ensuite son père lui demanda s'il aurait eu peur s'il s'était trouvé comme Trivulce seul dans une église, après minuit, au milieu de revenants. Et le jeune garçon de répondre sincèrement qu'il « aurait eu grand-peur ». Son père se fâcha alors à tel point qu'il voulut lui passer son épée au travers du corps, et on eut de la peine à l'apaiser.

La réaction du père d'Alphonse s'accorde parfaitement avec ce que Bossuet avait écrit bien des années plus tôt dans son *Discours sur l'histoire universelle* : « un

¹⁷ P. LVII/7. Cet épisode ne se trouve point dans *Avadoro*, dont la fin correspond à peu près à la fin de l'épisode de l'Histoire d'Avadoro, chef des Bohémiens de la *Cinquante-sixième Journée* de tout le roman.

¹⁸ 1967, p. 54.

¹⁹ *Ibid.*, p. 87.

gentilhomme sans cœur [c'est-à-dire sans courage,] se dégrade lui-même et n'est plus digne de voir le jour »²⁰.

Le lendemain, nouvelle lecture, cette fois-ci de l'*Histoire de Landulphe de Ferrare*, suivie de la même question, et Alphonse, enrichi par l'expérience de la veille, répond :

« — Mon cher père, je vous assure que je n'aurais pas eu la plus légère frayeur »²¹.

Tout au long du roman, Alphonse continuera à se prendre au sérieux et à placer très haut son honneur et les hauts faits de son père, comme s'il ne se rendait pas compte de la manière dont ses interlocuteurs se moquent de lui et remettent en question les valeurs qui lui avaient été inculquées.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de servir, les anciens camarades de son père obtinrent pour lui une commission de capitaine aux gardes wallonnes. En réalité il devait aussi cette charge à la branche musulmane de la famille de sa mère qui, à cause de ses immenses richesses, avait de vastes relations en Espagne. Le cheik des Gomélez avait de grandes visées sur Alphonse : tout d'abord il voulait le rapprocher des deux filles du dey de Tunis qui pouvaient seulement devenir mères avec « un homme du sang des Gomélez ». C'est ce qui l'obligea à retenir notre jeune héros pendant plus de deux mois dans la Sierra Morena en attendant que ses cousines deviennent enceintes. En outre, il désirait le convertir à l'islamisme.

Ainsi, sans le savoir, Alphonse achèvera son éducation au cours de cette retraite forcée, sans se laisser influencer cependant à changer de religion. Il ne lui en coûtera rien d'ailleurs, car il avait la foi du charbonnier. Et cependant... Écoutons encore une fois son drôle de père lui donner un dernier conseil avant de l'expédier en Espagne :

« — Mon cher Alphonse, lui dit-il, je vais vous confier un secret que je tiens de mon père, et que vous ne confierez qu'à votre fils lorsque vous l'en croirez digne ».

Comme je ne doutais pas qu'il ne s'agisse de quelque trésor caché, je répondis que je n'avais jamais regardé l'or que comme un moyen de venir au secours des malheureux.

Mais mon père me répondit :

« — Non, mon cher Alphonse, il ne s'agit ici ni d'or ni d'argent. Je veux vous enseigner une botte secrète, avec laquelle, en parant au contre et marquant la flanconade, vous êtes sûr de désarmer votre ennemi »²².

Quelques mois plus tard, malgré des idées aussi arrêtées au sujet des richesses, sans renoncer à sa foi ni, comme il semble le suggérer, à son honneur, Alphonse

²⁰ BOSSUET, *Discours sur l'histoire universelle*, Paris, 1823, 2 vol., t. II, pp. 362-363.

²¹ 1967, p. 95.

²² *Ibid.*, pp. 95-96.

acceptera une part considérable de l'or des Gomélez et fera, grâce à cette fortune *acquise* * pour avoir enfanté deux petits musulmans, une fort belle carrière à la cour de Madrid.

Pour comprendre ce changement d'idées ou, plutôt, de principes, tout d'abord il nous faut préciser le sens qu'on accordait à l'honneur au XVIII^e siècle. Nous verrons ensuite comment la valeur de ce privilège a évolué pendant le siècle des Lumières et comment Alphonse a été amené à modifier l'idée qu'il se faisait du point d'honneur.

Un savant polonais, Tadeusz Sinko, a écrit un essai exhaustif sur l'histoire des religions et la place de la philosophie en général, et celle des Lumières en particulier, dans le roman de Potocki²³. Nous disposons ainsi d'un catalogue des lectures de notre auteur. Or, parmi ceux qu'il a beaucoup admirés, il faut citer pour notre propos, Montesquieu, qui a précisé le sens qu'on accordait de son temps à l'honneur dans *De l'Esprit des lois*. En parlant du principe de la monarchie, il dit que « le gouvernement monarchique suppose (...) des prééminences, des rangs, et même une noblesse d'origine. La nature de l'*honneur* * est de demander des préférences et des distinctions ; il est donc, par la chose même placé dans ce gouvernement »²⁴. Et il ajoute, que l'honneur « a ses lois et ses règles, et qu'il ne saurait plier (...) il ne peut se trouver, dit-il encore, que dans des Etats où la constitution est fixe, et qui ont des lois certaines »²⁵.

L'honneur auquel se réfère ici Montesquieu, n'est pas attaché à une personne en particulier, mais à toute une classe, au second état. Montesquieu croyait aussi que l'éducation d'un gentilhomme commençait lorsqu'il entrait dans le monde : « Là est l'école de ce que l'on appelle l'*honneur* *, maître universel qui doit partout nous conduire »²⁶. Et il ajoute qu'« il n'y a rien que l'honneur prescrive plus à la noblesse que de servir le prince à la guerre (...) c'est la profession distinguée, parce que ses hasards, ses succès et ses malheurs même conduisent à la grandeur »²⁷. C'est bien pourquoi le père d'Alphonse voulait tellement que son fils aille rejoindre son régiment à Madrid.

Dans son livre sur *La Noblesse au XVIII^e siècle*, Guy Chaussinand-Nogaret a étudié la manière dont la noblesse est sortie de son isolement et s'est rapprochée progressivement de la bourgeoisie sous l'influence toute-puissante des Lumières.

²³ TADEUSZ SINKO, « Historia religii i filozofia w romansie Jana Potockiego » (L'Histoire des religions et la philosophie dans le roman de Jean Potocki), *Rozprawy Wzdziału Filologicznego Polskiej Akademii Umiejętności* (Actes de la Section de Philologie de l'Académie Polonaise des Sciences), t. LIX, n° 3, 1920, 90 p. ;

²⁴ MONTESQUIEU, *De l'Esprit des lois*, éd. par G. Truc, Paris, 1962, 2 vol., t. I, p. 29.

²⁵ *Ibid.*, t. I, p. 30.

²⁶ *Ibid.*, p. 34.

²⁷ *Ibid.*, pp. 36-37.

* C'est moi qui souligne.

Elle était fondée traditionnellement sur une notion très forte renvoyant à un complexe idéologico-social qui imprégnait la sensibilité de l'ordre et débordait largement dans la conscience collective à tous les niveaux de la hiérarchie sociale : l'honneur *. Cette notion revêtait des contenus polyvalents et complémentaires : supériorité séminale, soit l'affirmation d'une excellence biologiquement transmise ; origine historique, autre affirmation d'excellence (...) ; exemplarité. Autant de reconnaissances de « qualité » confondues dans une revendication étrangère au monde extra-nobiliaire : la valeur *. Cette notion de valeur — et son complément éthique : l'honneur * — constituait le fossé qui séparait la noblesse du troisième ordre et rendait impossible toute identification culturelle entre deux mondes enfermés dans des systèmes de valeurs exclusifs l'un de l'autre (...) ²⁸.

Et cependant, en parlant de l'honneur, Montesquieu avait écrit également que « l'HONNEUR », c'est-à-dire le préjugé de chaque personne et de chaque condition, prend la place de la vertu politique (...) et la représente partout » ²⁹. Chaussinand-Nogaret nous éclaire davantage sur ce point lorsqu'il dit que « le bourgeois, le peuple ont aussi de l'honneur, mais celui-ci est individualiste : donc roturier » ³⁰. Enfin, selon Montesquieu lui-même la vertu était à la base des gouvernements démocratiques, autant dire que les citoyens qui gouvernaient de tels états, devaient être vertueux ³¹. Voltaire s'est insurgé contre cette distinction entre honneur et vertu et, en 1771, en attaquant Montesquieu, il s'est demandé comment est-ce qu'il pouvait y avoir « de la vertu sans honneur » ³². Nous voyons ainsi comment l'idée qu'on se faisait de l'honneur a évolué au cours du XVIII^e siècle.

« A partir de 1760, nous dit encore Chaussinand-Nogaret, les notions de valeur et d'honneur qui avaient jusqu'alors défini la spécificité nobiliaire sont relayées par une notion nouvelle : celle du mérite, valeur bourgeoise, typique du troisième ordre, que la noblesse intègre, fait sienne, qu'elle accepte et reconnaît officiellement comme critère de nobilité. A partir de ce moment, il n'existe plus de différence significative entre noblesse et bourgeoisie. Cette notion de mérite récupère certes un certain nombre de critères nobiliaires (...) » qui « s'amalgament à des vertus bourgeoises comme le travail, l'assiduité, la compétence, l'utilité, la bienfaisance » ³³.

²⁸ GUY CHAUSSINAND-NOGARET, *La Noblesse au XVIII^e siècle - De la Féodalité aux Lumières*, Paris, 1976, p. 53.

²⁹ MONTESQUIEU, *op. cit.*, t. I, p. 29.

³⁰ CHAUSSINAND-NOGARET, *op. cit.*, p. 70.

³¹ MONTESQUIEU, *op. cit.*, t. I, p. 24.

³² VOLTAIRE, l'article « Honneur » dans *Questions sur l'Encyclopédie*, septième partie, 1771, in *Œuvres Complètes*, Paris, 1879, t. 19, p. 386.

³³ CHAUSSINAND-NOGARET, *op. cit.*, pp. 53-54.

* Souligné dans le texte.

Ainsi, avant 1760 environ, un bourgeois qui s'anoblissait était obligé de rompre avec son passé pour s'intégrer dans l'univers des vertus nobiliaires. Par la suite, c'est, au contraire, l'idéologie bourgeoise qui s'impose peu à peu dans la société nobiliaire : « l'acculturation se fait en sens inverse » et l'anobli, « loin de renoncer à son identité, réalise mieux que ses pairs la perfection du mérite bourgeois » ³⁴. C'est bien ce que Potocki s'est appliqué à nous montrer dans son roman. Pour lui, chaque personne et chaque condition avaient un honneur qui leur était propre sans éprouver le besoin de s'élever au-dessus de leur rang, et ce, bien avant 1760 ³⁵. Il nous suggère ainsi l'idée de la vraie noblesse de sentiment, dont font preuve certains de ses personnages qui ne sont pas nobles. Potocki n'innove pas d'ailleurs, car, pour ne citer qu'un exemple parmi tant d'autres, dans *Le Roi et le fermier* de Sedaine, le roi, qui était à la chasse, fut surpris par un orage et dut se réfugier chez un paysan appelé Richard. En causant avec lui et avec sa fiancée, il put se rendre compte de la véritable noblesse de sentiment de ses interlocuteurs ³⁶.

Nous verrons à présent comment Potocki nous présente l'évolution de l'idée qu'on se faisait du point d'honneur. A la fin de la *Troisième Journée*, après avoir entendu l'*Histoire d'Alphonse van Worden*, le cheik des Gomélez, déguisé en ermite, dit à Alphonse que « ses vertus reposent sur un point d'honneur beaucoup trop exagéré » ³⁷. Dès lors, nous dit le jeune homme, « je me mis à réfléchir sur les maximes que je venais d'entendre, ne pouvant concevoir qu'il y eût pour les vertus des bases plus solides que le point d'honneur, qui me semblait comprendre, à lui seul, toutes les vertus » ³⁸.

Le premier exemple que je voudrais évoquer ici se trouve dans l'*Histoire de Zoto*, un bandit italien qui, après avoir passé sa jeunesse dans la bande du brigand Testalunga, que Diderot admire lui aussi dans *Les Deux Amis de Bourbonne* ³⁹, finit par se rendre en Espagne, où il se mit au service du cheik des Gomélez. Alphonse fit sa connaissance lorsqu'il vint le libérer des griffes de l'Inquisition —

³⁴ *Ibid.*, p. 54.

³⁵ Le temps du récit du roman de Potocki s'échelonne entre le dernier quart du XVII^e siècle et la première moitié du XVIII^e siècle. L'action même du récit se situe en 1739 et Alphonse résume dans la *Conclusion* ce qui lui est arrivé entre 1739 et 1764.

³⁶ Sedaine, « Le Roi et le fermier » in *Œuvres Choisies*, Paris, 1813, 3 vol., t. I, pp. 191-249. En anoblissant Richard à la suite de sa conversation avec lui et sa fiancée Jenny, le roi lui dit : « Si la noblesse est faite pour décorer les vertus, c'est à la vérité qu'elle doit préférence ». Et Richard lui répond : « Je ne dois peut-être cela qu'à mon état, Sire ; reprenez votre noblesse, et laissez-moi ce qui la mérite » (p. 246).

³⁷ 1967, p. 97.

³⁸ *Ibid.*, p. 98.

³⁹ DIDEROT, « Les Deux Amis de Bourbonne » in *Quatre Contes*, éd. par Jacques Proust, Genève, 1964, pp. 53-54. Diderot a puisé ses informations sur l'histoire de Testalunga et de son lieutenant Romano dans la traduction française du *Voyage en Sicile* de Johann Hermann von Riedesel (1773), qui l'a racontée « comme une illustration frappante de la vertu * des brigands » (p. 172¹²²).

* Souligné dans le texte.

petite farce montée par les acolytes du cheik pour éprouver notre jeune héros. Zoto l'emmena ensuite dans sa résidence souterraine au sein d'une montagne. Malgré ses préjugés, Alphonse accepte son hospitalité et écoute son histoire parce qu'il semble lui avoir rendu un service essentiel. Alphonse se croit innocent, d'où, logiquement, son libérateur a droit, dans ces conditions précises, à tous ses égards.

Or, en évoquant la vie de son père et la sienne, Zoto utilise sans cesse un vocabulaire qu'Alphonse croyait réservé à la noblesse :

« — J'ai l'honneur *, lui dit-il par exemple, de vous présenter mes deux frères »⁴⁰, qui, comme Alphonse le savait bien, étaient aussi des bandits.

Ensuite, il lui parle de *campagnes* *, de *quartiers d'hiver* * et des actions plus ou moins prestigieuses qui honoraient des *bravis* de sa trempe, comme s'ils étaient des militaires. Ainsi, en invitant le père de Zoto à rejoindre sa bande, Monaldi s'exprime en ces termes :

« — Je suis moi-même le chef de la troupe dont je vous ai parlé. Elle est composée de *gens d'honneur* * et d'une *exacte probité* * »⁴¹.

Quelque temps après, le père de Zoto fit preuve de cette probité-là en refusant de poignarder la femme d'un vieux seigneur pour cent cinquante sequins, et il dit au mari :

« — Vous vous êtes mépris sur mon compte. J'attends les gens au coin d'une rue ou je les attaque dans un bois, ainsi qu'il convient à un *homme d'honneur* *, mais je ne me charge point de l'office d'un bourreau »⁴².

Nous voilà donc instruits sur le sens et la valeur du point d'honneur chez des gens de sa trempe. Par contre, ce même Zoto acceptera de tuer deux hommes qui, sans le savoir, l'avaient payé pour se faire assassiner l'un l'autre. Avant de poignarder le second, il lui dit qu'il doit le faire parce qu'il a donné *sa parole* * à son ennemi.

Quelques années plus tard son fils entrera à son tour, au service du « digne » Testalunga, « le plus honnête et vertueux bandit qu'il y ait eu en Sicile »⁴³. Dans sa jeunesse Testalunga avait été un « paisible habitant de Val Castera ». Un jour, le prince de ce nom remarqua sa femme et, la trouvant charmante, « il lui expliqua sans détour l'effet qu'elle faisait sur ses sens et mit la main dans son corset. Le mari se trouvait dans cet instant derrière sa femme. Il tira un couteau de sa poche et l'enfonça dans le cœur du jeune prince. Je crois qu'à sa place, dit Zoto à Alphonse, tout *homme d'honneur* en eût fait autant »⁴⁴.

⁴⁰ 1967, p. 104.

⁴¹ *Ibid.*, p. 111.

⁴² *Ibid.*, p. 112.

⁴³ *Ibid.*, p. 128.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 129.

* C'est moi qui souligne.

Alphonse aurait pu lui répondre que si Testalunga avait été noble il aurait pu légaliser sa vengeance en citant d'abord le prince en duel. Après tout, obligé en quelque sorte par les circonstances, le duc de Medina Sidonia avait justement fait cela. Alphonse l'apprendra par la suite, mais, contrairement au père d'Alphonse, qui tout en cherchant à se battre, ne recherchait point la mort, le duc se croyait au-dessus d'« un duel ordinaire ». C'est pourquoi il avait dit à van Berg :

« — L'un de nous y doit rester et le plus tôt sera le mieux »⁴⁵.

Ensuite seulement, comme nous l'avons vu plus haut, il fut hanté pendant de longues années par les remords. Cependant, ils ne l'empêchèrent pas d'assassiner Hermosito, le frère de lait de sa femme, parce qu'il la croyait amoureuse de lui.

Ainsi, en comparant les réactions du bandit Testalunga avec celles du duc de Medina Sidonia, nous voyons comment les différences qui devaient exister entre l'honneur d'un gentilhomme et celui d'un homme du peuple et même d'un bandit, s'estompent peu à peu dans l'optique de Potocki, car, comme Voltaire l'avait déjà suggéré avant lui, il ne pouvait pas y avoir d'honneur sans vertu.

Mais revenons encore à Zoto. A quinze ans, lorsqu'il vit pour la première fois la bande de Testalunga, chaque homme avait « une ceinture de pistolets et de poignards, une épée de longueur et un fusil de même »⁴⁶. Ils portaient donc une épée comme des gentilshommes et un poignard... comme le duc de Medina Sidonia.

Ce fut aussitôt le coup de foudre et le jeune garçon se jeta « aux pieds du chef pour le conjurer de [l]e recevoir dans sa troupe ». Alors un des hommes proposa à ses camarades d'en faire leur lieutenant, car ils venaient de perdre le leur dans un combat, et il ajouta :

« — Ne voyez-vous pas que l'on donne des régiments aux fils des ducs et des princes ? Faisons pour le fils du brave Zoto ce que l'on fait pour eux. Je réponds qu'il se rendra digne de cet honneur »⁴⁷.

A quoi bon multiplier les exemples ? Ils parlent pour eux-mêmes et Alphonse s'en rend bien compte, car dès la fin du premier épisode de cette Histoire, il est obligé d'admettre que ce que Zoto lui avait dit lui « donnait beaucoup à penser. Il n'avait cessé de vanter l'honneur, la délicatesse, l'exacte probité de gens à qui l'on aurait fait grâce de les pendre. L'abus de ces mots, dont il se servait avec tant de confiance, brouillait toutes mes idées »⁴⁸, car on ne pouvait « refuser une sorte d'estime à des hommes aussi courageux que ceux que dépeignait Zoto », mais sa cousine lui répond « que le courage ne mérite notre estime qu'autant qu'on l'emploie à faire respecter la vertu »⁴⁹.

⁴⁵ P. XXVIII/8.

⁴⁶ 1967, p. 130.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 131.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 128.

L'autre exemple, que je voudrais évoquer à présent, se trouve dans *l'Histoire de Lope Soarez*. Lope était le fils de Gaspar Soarez, le plus riche négociant de Cadix. Son père, fier de sa probité et de son état, avait eu jadis un démêlé avec les banquiers de la cour Moro. En réalité, les disputes qui séparaient ces deux grandes familles duraient depuis près de cent ans : Iñigo Soarez, le fondateur de leur maison et de leur fortune, avait voulu jadis former des relations suivies avec les Moro.

« Il obtint leur consentement et, pour entrer en affaire, il fit des fonds à Anvers et tira sur eux à Madrid. Mais quelle ne fut son indignation lorsqu'il reçut sa lettre de change accompagnée d'un protêt. Par la poste suivante, il reçut une lettre remplie d'excuses » dans laquelle Rodrigue Moro lui expliquait « que la lettre d'avis d'Anvers ayant retardé, son premier commis n'avait pas cru devoir s'écarter de la règle établie dans ses comptoirs. Que, cependant, il n'y avait pas de réparations auxquelles il ne se prêta. Mais l'offense était faite et Iñigo Soarez rompit tout commerce avec les Moro et, en mourant, il recommanda à son fils de n'avoir jamais aucune relation avec eux »⁵⁰.

Son fils, Ruiz, fut longtemps obéissant à son père, mais finalement il fut obligé à son tour d'« avoir recours aux Moro. Il eut tout lieu de s'en repentir ». Il avait l'habitude de faire ses paiements avec des lingots d'argent du Pérou, qui étaient dans des caisses

« qui contenaient cent livres d'argent, c'est-à-dire une valeur de deux mille sept cent cinquante piastres fortes. (...) Ces caisses (...) étaient garnies en fer et munies de cachets de plomb, à la marque de [sa] maison. Chaque caisse avait son numéro. Elles allaient aux Indes, revenaient en Europe, allaient en Amérique, sans que personne songea à les ouvrir, et chacun les recevait en paiement avec le plus grand plaisir. (...) quelqu'un ayant un paiement à faire à la maison Moro, y porta quatre de ces caisses et le chef du comptoir non seulement les fit ouvrir, mais fit essayer l'argent. Lorsque la nouvelle de ce procédé injurieux arriva à Cadix [le grand-père de Lope] en conçut la plus vive indignation. A la vérité, par la poste suivante, il reçut une lettre d'Antoine Moro, fils de Rodrigue (...) remplie d'excuses » au sujet de la conduite de son commis « qui étant étranger ne connaissait pas les usages d'Espagne »⁵¹.

Ruiz Soarez ne se contenta pas de ces excuses et « rompit tout commerce avec les Moro »⁵².

Bien des années plus tard, le père de Lope se lia d'amitié avec un oncle maternel des Moro, qui lui demanda, par la suite, d'investir pour lui un million

⁵⁰ P. XXXII/9.

⁵¹ P. XXXII/9-10.

⁵² *Ibid.*

dans le commerce des Philippines. Un an après l'oncle mourut et Moro réclama le million à Soarez, qui le lui renvoya aussitôt sans l'informer toutefois, comme il aurait dû le faire, des conditions et de la commandite pour ne pas avoir de relations avec cette maison maudite. Au bout de deux ans les navires revinrent des Philippines et le capital que Soarez y avait mis avait triplé. Il pensa donc qu'il en revenait encore deux millions au défunt. Il voulut les envoyer aux Moro, qui lui « répondirent que le capital avait été encaissé deux ans auparavant et que c'était une affaire dont ils ne voulaient plus entendre parler.

« — Vous jugez bien mon fils, conclut Gaspar Soarez, que je ne pus qu'être sensible à un *affront aussi sanglant* *, car c'était absolument vouloir me faire présent de deux millions »⁵³.

Soarez consulta un avocat qui lui conseilla de plaider à l'audience de Séville. Au bout de six ans et de cent mille piastres de frais, il perdit son procès et fut obligé de garder, la rage au cœur, les deux millions.

A quoi bon insister sur les démêlés des Soarez avec les Moro ? Chaque côté avait eu des torts vis-à-vis de l'autre, mais aussi une idée tellement exagérée de leur dignité de commerçant, qui peut être considérée comme leur point d'honneur, que nous sommes bien obligés d'en rire. On peut comparer les Soarez au père d'Alphonse lorsqu'ils défendent leur probité comme il défendait son honneur. Enfin, lorsque Gaspar Soarez fut obligé d'envoyer son fils à Madrid, il donna à Lope les conseils suivants :

« — (...) vous allez dans un pays où les négociants ne jouent pas, comme à Cadix, le premier rôle et ils ont besoin d'une conduite très grave et décente pour n'y pas voir ravalé un état qui les honore, puisqu'il contribue puissamment à la prospérité de leur patrie, ainsi qu'à la force réelle du monarque »⁵⁴.

On dirait que c'est un représentant du tiers état qui parle à l'Assemblée Constituante de 1789. Mais rendons la parole au père de Lope :

« Voici trois préceptes que vous observerez fidèlement sous peine d'encourir mon indignation :

Premièrement, je vous ordonne d'éviter la conversation des nobles. Ils croient nous honorer lorsqu'ils nous adressent la parole (...) C'est une erreur dans laquelle il ne faut pas les laisser puisque notre *gloire* * est tout à fait indépendante de ce qu'ils peuvent nous dire.

Secondement, je vous ordonne de vous faire appeler Soarez tout court, et non pas Don Lope Soarez. Les titres n'ajoutent rien à *la gloire* * d'un négociant. Elle consiste toute entière dans l'étendue de ses relations et la sagesse de ses entreprises.

⁵³ P. XXXII/11.

⁵⁴ P. XXXII/7.

* C'est moi qui souligne.

Troisièmement, je vous défends de jamais tirer l'épée. L'usage le voulant, je consens à ce que vous en portiez une, mais vous devez vous rappeler que l'honneur d'un négociant consiste tout entier dans son exactitude à remplir ses engagements (...) il (...) est un quatrième [point] sur lequel vous devez aussi m'obéir sous peine d'encourir non seulement mon indignation, mais encore ma malédiction (...) Ce point important est de ne jamais avoir de relation directe ou indirecte avec la maison des frères Moro, » qui « jouissent, à juste titre, de la réputation d'être les plus honnêtes gens du monde (...) »⁵⁵.

En lisant ces instructions on est bien obligé d'admettre qu'on y retrouve des échos du *Philosophe sans le savoir* de Sedaine, pour ne citer qu'un exemple parmi tant d'autres, mais en dégradé, car Sedaine écrivait un drame tandis que Potocki se moque dans son roman des prétentions du commerçant Soarez tout comme de celles du noble van Worden.

Arrivé à Madrid, le jeune Lope se voit aussitôt traiter de *Don* par un noble parasite qui s'attache à lui et l'exaspère à tel point qu'il finit par se battre avec lui et, comme il n'avait jamais pris une seule leçon d'escrime, il fut immédiatement blessé.

Entretemps, un coup du hasard lui avait fait rencontrer au Buen Retiro une belle inconnue qui s'avère être, comme de raison, la fille du banquier Moro, Inez, dont le père, entiché de noblesse, veut la marier, contre son gré, avec un Napolitain, le duc de Santa Maura, qui, comme elle le dit à Lope, ne veut l'épouser « que pour jouir de [s]a fortune et pour réparer la sienne »⁵⁶.

A la suite de cette rencontre les amoureux durent faire face à bien d'autres accidents des plus burlesques, pour dessiller les yeux du banquier, éloigner le duc et raccommoier le père de Lope avec celui d'Inez. Pendant ce temps le négociant fit, à son tour, tout ce qu'il avait défendu d'abord de faire à son fils.

Potocki a voulu relever les ridicules de chaque état et de chaque condition, et c'est dans ce sens qu'il a utilisé le vocabulaire de la noblesse en parlant de son honneur, de celui des bandits italiens et de la gloire des commerçants espagnols. La diversité des nationalités rencontrées sur les pages de son roman, paraît aussi voulue. En analysant en français les mœurs des Espagnols et des militaires flamands, il a voulu universaliser des problèmes qui touchaient, d'une façon ou d'une autre, presque toute l'Europe de son temps et les résoudre dans l'optique des Lumières.

⁵⁵ P. XXXII/7-8.

⁵⁶ P. XXXV/6.